

# Cour de la Métairie

20<sup>e</sup> arr<sup>t</sup>



## Cour de la Métairie

<u>Arrondissements</u>	20 <sup>e</sup>
<u>Quartiers</u>	Belleville
<u>Début</u>	92 <a href="#">rue de Belleville</a> et 403 <a href="#">rue des Pyrénées</a>
<u>Fin</u>	En impasse
<u>Longueur</u>	86 m
<u>Largeur</u>	3,5 m
<u>Géocodification</u>	<a href="#">Ville de Paris</a> : 6213 <a href="#">DGI</a> : 6301

[Nomenclature officielle](#)



Cour de la Métairie vue du carrefour entre les rues de [Belleville](#) et des [Pyrénées](#).



## Description

La cour de la Métairie est une voie située qui débute au 92 rue de Belleville et 403 rue des Pyrénées et se termine en impasse.

## Origine du nom

Ancienne ferme de Savies ayant appartenu au prieuré de Saint Martin

Ce document provient de «

[http://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Cour\\_de\\_la\\_M%C3%A9tairie&oldid=77811479](http://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Cour_de_la_M%C3%A9tairie&oldid=77811479)

**Contenu soumis à la licence CC-BY-SA 3.0.** Source : Article [Cour de la Métairie](#) de [Wikipédia en français](#) ([auteurs](#))

## Historique par Maxime Braquet ( sur le site La ville des gens)

**Si étonnant que cela puisse paraître aujourd'hui, il était encore possible, à Belleville, de humer par-ci, par-là la bonne odeur de vache de nos campagnes profondes en 1900. A cette date, les exploitations agricoles proprement dites avaient disparu du paysage depuis un bon bout de temps mais subsistaient des « vacheries ».**

De quoi s'agit-il ? Eh bien, c'étaient des commerces de lait de traite fraîche et de fromages pour lesquels des nourrisseurs élevaient une dizaine de bovins sur des résidus de pâturage et dans des étables avec des balles de foin. Il y en avait une, par exemple, au 38 de la rue des Chauffourniers, au pied du détachement de l'ancienne butte Chaumont que l'on appelle maintenant Bergeyre [1].

Une autre, à la même époque, fonctionnait autour des 270-272, rue des Pyrénées, en face du mur arrière du pavillon Carré-de-Baudouin. [2]

Une troisième logeait ses bâtiments au fond d'un retraits à la jonction des rues de Belleville (n° 92-94) et des Pyrénées (n° 403). C'est ce dernier lieu qui nous intéresse ici parce que, mieux que toute autre place, il symbolisa pendant des siècles la vocation paysanne de notre colline. Mais il eut aussi une histoire industrielle.



*Entrée de la cour en avril 2011.*

Travelling à la Georges Perec. Au métro Pyrénées. Un passage sous le porche d'une vieille maison du XIXe siècle, entre un kiosque à journaux et un café [3], donne accès à une cour profonde d'une soixantaine de mètres. Sur son bord de droite, une placette en partie entourée de sortes de box à laquelle fait suite une série de petits immeubles modernes d'habitation (n° 8-12), rien de bien remarquable, passons. De l'autre côté, encadrée de verdure, l'entrée arrière d'un restaurant dont l'accès maître se fait par la rue des Pyrénées. A la suite, au n° 5, une construction plutôt massive et même monumentale qui abrite un centre de postcure du groupe hospitalier EPS Maison-Blanche.



*Perpendiculaire au centre de l'EPS Maison-Blanche, l'immeuble en fond de cour.  
(septembre 2010)*

A l'opposé de la rue s'élève (n° 5 bis) un immeuble qui a les airs d'un hôtel industriel des années 1910. Au pied des deux bâtiments, la cour, tout en se rétrécissant, s'oriente à l'est. Au fond s'ouvre, du côté sud, une venelle privée (n° 7).



*L'immeuble de l'EPS Maison-Blanche vu de la venelle privée située à l'arrière de la cour et desservant un carré résidentiel (février 2011).*

Le site entier porte le nom de cour de la Métairie, tout simplement attribué par la Ville de Paris parce que se tinrent là, avant 1860, la maison et les dépendances paysannes d'un métayer. C'est à elles que succédèrent, en format réduit, les installations de la vacherie évoquée à l'instant qui, elle-même, disparaîtra en 1914-1915 (on y reviendra).



*Cour de la Métairie en 1869, avec la vacherie Alexandre.*

A son tour, la métairie constituait l'ultime avatar d'une exploitation agricole ayant son origine au Moyen Age. Les Bellevillois d'autrefois l'appelaient domaine Saint-Martin là encore pour la raison directe qu'il avait été fondé par l'abbaye de Saint-Martin-des-Champs. [4]

### **Entrée sur la terre de Saint-Martin**

---

Flash back. Il existe aux archives nationales plusieurs documents écrits relatifs au domaine bellevillois de Saint-Martin, notamment des actes notariés et des arrêtés juridiques, quelques plans cadastraux aussi [5], mais presque aucune image.

L'exception remarquable est à tel égard ce tableau peint de 1741 dont tous les livres d'histoire consacrés à Belleville reproduisent l'image. Exposé aujourd'hui au musée Carnavalet, il sortit des pinceaux de l'artiste flamand Charles Grevenbroeck.



*La toile de Charles Grevenbroeck.*

L'intention manifeste du peintre était de brosser une vue des quartiers orientaux du Paris de l'époque à partir des hauteurs de Belleville, dos tourné au village paysan éponyme, au niveau de notre rue Clavel.

Mais l'intérêt particulier de l'œuvre réside, pour l'historien, en ceci qu'elle montre au premier plan une maison de maître de l'exploitation agricole Saint-Martin, juste à l'emplacement, nous y voilà, de l'actuelle cour de la Métairie.

Tout autour d'elle, de sa cour, des granges, remises et étables attenantes, des champs composent un paysage nu, les rues des Pyrénées, des Envierges, Piat, Jouye-Rouve, etc., n'existant pas encore, ou bien alors sous forme de sentes entre les parcelles de terre.

Sur la gauche desdits bâtiments, un peu en aval de la côte de Belleville, Grevenbroeck a représenté un moulin à vent, que, par rapport à la topographie urbaine, l'on peut grosso modo situer au bord de la rue Piat, au bout ce qui était encore il y a trente ans la villa Ottoz, aujourd'hui fondue dans le parc de Belleville [6].

On discerne aussi sur la toile, à la même hauteur que le moulin mais le long de la route grimpant au village de Belleville, le chantier d'une carrière de gypse entouré de fours de calcination : l'un d'eux fume. Le tableau nous donne de la sorte une idée des terres de Saint-Martin mais, sur le plan de l'histoire du domaine, c'est un aperçu somme toute partiel.

Au XIV<sup>e</sup> siècle, ce domaine constituait d'assez loin la plus importante propriété agricole sur notre butte et, ce rang, il le garda jusqu'au début du XVII<sup>e</sup> au moins. Son histoire avait pourtant commencé d'une façon relativement modeste par rapport à la concurrence d'autres exploitations, toutes, comme lui, dépendantes d'abbayes et de prieurés.



## Chaussée aux moines



Détail du plan de Roussel (1731). Le quadrilatère noir marque l'emplacement de la ferme Saint-Martin. Au-dessous, l'indication des deux moulins.

Ici, un plan large. Ce sont les moines qui, par leurs grands travaux de défrichage – et grâce à leurs serfs, cela s'entend –, ont ouvert l'ère agricole de Belleville. Avant le Xe siècle, notre montagne était largement recouverte par des bois, donc inculte. Le territoire tout entier appartenait aux rois franciens qui, pour s'attirer l'appui des puissantes maisons religieuses, commencèrent, à la fin de la dynastie carolingienne, à les doter de terres.

Les abbayes de Saint-Maur et de Saint-Denis d'abord puis celles de Saint-Magloire, de Saint-Victor et de Montmartre, ainsi que l'évêché de Paris, furent les premières, à Belleville, à bénéficier des largesses royales. Saint-Martin-des-Champs s'inscrit dans la liste en 1069, sous le règne d'Henri 1er. Son domaine primitif semble s'être situé dans l'antique localité de Savies (ou Savy), c'est-à-dire au sein du large secteur entourant la rue qui porte aujourd'hui ce nom précisément pour la mémoire des lieux [7].

Profitant plus tard de nouveaux dons de la Couronne (de la part de Philippe-Auguste, notamment), l'abbaye de Saint-Martin, sans doute plus entreprenante que ses consœurs, mieux douée qu'elles dans l'art de négocier des échanges avantageux de propriétés [8], se constitua peu à peu un vaste territoire bellevillois.

Vers 1300, la superficie cumulée de ses terres dépassait certainement les 80 hectares. Pour le principal, elles s'étendaient en continu, du nord au sud, de la rue de Belleville à celle de Ménilmontant et, d'est en ouest, des hauteurs de la rue des Rigoles jusqu'à la rue Julien-Lacroix.



*Le regard Saint-Martin au carrefour des rues des Cascades (vers le nord) et de Savies. (1995)*

En dehors de ce polygone, le domaine possédait, éparées, de nombreuses parcelles du côté des Buttes-Chaumont (rues de l'Encheval, des Annelets, des Alouettes...) et sur le terrier dit de Beaumont, à cheval sur nos boulevards de Belleville et de la Villette. C'est probablement au moment où le territoire " martinien " atteignait son maximum d'extension que le siège de l'exploitation, si l'on peut s'exprimer ainsi, fut déplacé à la cour de la Métairie.

Sur les terres de Saint-Martin, comme dans les autres propriétés, trois types de culture s'illustraient principalement, les céréales, la vigne et les produits de jardinage. A ce dernier égard surtout, les moines martinien ont sans doute joué un rôle très important qui bénéficiera par ricochet à une grande partie des paysans de Belleville. Ce sont ces religieux, en effet, qui prirent l'initiative de domestiquer l'écoulement de l'eau jaillie des sources abondant sur la colline.

Les travaux dans ce sens, les bénédictins les entamèrent dès le XIIe siècle avec la captation des ruissellements du secteur de la bien nommée rue des Rigoles. Forcés par des conduites en pierre, ils convergeaient jusqu'à une fontaine située au cœur du territoire primitif des martinien.

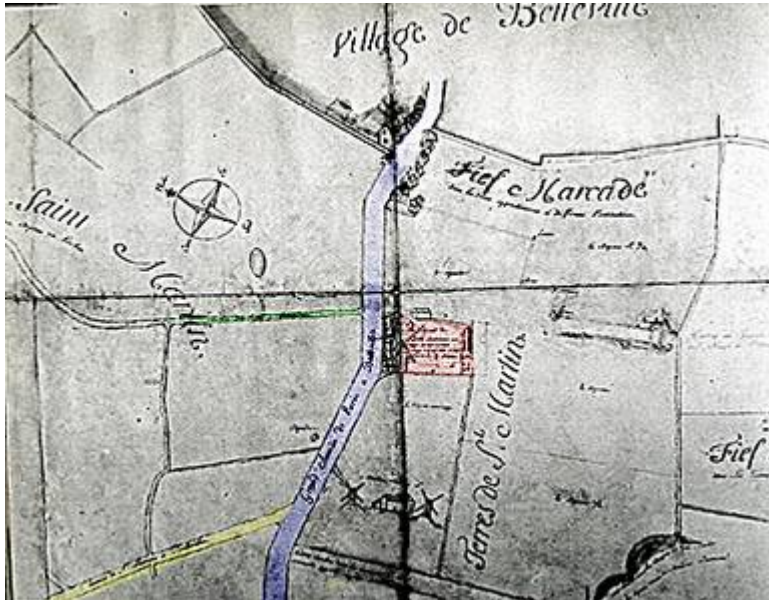
Telle est l'origine du regard Saint-Martin, qui, au milieu de la rue elle aussi judicieusement dénommée des Cascades, dominait – et domine encore – le sommet de la rue de Savies. Nos contemporains amoureux du Paris pittoresque connaissent parfaitement la place encore que l'édifice debout à cet endroit, l'un des monuments classés du 20e arrondissement, ne soit plus le bâtiment médiéval mais une reconstruction du XVIIe siècle (rénovée en 1722).

L'eau de la fontaine alimentait ensuite, au bas de la rue de Savies, un grand bassin ou mare – d'où l'appellation de la rue de la Mare. De là prenaient départ des canaux pour l'irrigation des clos potagers et vergers de l'entour mais avant tout une conduite plus importante destinée à pourvoir en eau l'abbaye seigneuriale, à quelque deux kilomètres du pied de la colline bellevilloise, vers Paris. On imagine l'ampleur du chantier.

De cette canalisation initiale dérivèrent peu à peu des conduites qui profitèrent aux domaines voisins [9], contre le paiement d'un droit aux coreligionnaires de Saint-Martin, il va sans dire. Ce réseau, raccordé à d'autres entre le XIIIe siècle et le XVe,

fut à son tour l'origine du fameux aqueduc de Belleville dont un bon tiers de la population parisienne, il ne faut pas manquer de le souligner, sera tributaire pendant cinq cents ans.

Une pareille réalisation, pourtant, fut bien moins due à l'œuvre des moines de Saint-Martin, ou d'autres monastères, qu'aux entreprises royales (voilà pourquoi la rue de la Fontaine-au-Roi s'appelle ainsi).



*Datant de 1738, plan du secteur de la ferme Saint-Martin, avec indication des terres du fief de Marcadé (Archives nationales, série N III, 538). Détachés en couleur par nos soins, l'emplacement de la ferme (rouge), le chemin des Moulins (actuelle rue Clavel, vert), celui de Saint-Laurent (rue Rébeval, jaune) et la chaussée de Paris à Belleville (en bleu).*

## **De la ferme à la vacherie**

---

Retour de flash back. Le tableau de Grevenbroeck a une valeur de témoignage historique car il met sous nos yeux ce qui représentait probablement, au milieu du XVIIIe siècle, le dernier état de la propriété Saint-Martin avant sa disparition.

C'est cet avatar que les Bellevillois de l'époque appelaient proprement la ferme Saint-Martin et hôtel Saint-Martin, le bâtiment d'habitation qu'a figuré l'artiste flamand. Ils oubliaient du même coup l'ancienne dénomination de Savies par laquelle, au Moyen Age, on désignait presque exclusivement l'ensemble du territoire des moines et qui était encore d'un usage fréquent au milieu du Grand Siècle.

D'après un document archivé, les terres de Saint-Martin ne couvraient déjà plus, en 1705, que 23 hectares. Il faut voir dans cette réduction de taille le résultat d'un long effritement qui commença dès le début du XVe siècle.

Les maisons religieuses concurrentes furent les premières à bénéficier de la vente de parcelles. Il y eut ensuite des seigneuries laïques et parmi elles se trouvait le titulaire d'un important fief qui, dit de Marcadé, se forma vraisemblablement au XVIe ;



son territoire encadrait les possessions de Saint-Martin ; centré à l'ouest sur ce qu'on a appelé les courtilles de Belleville et de Ménilmontant, il comprenait presque toutes les parcelles du terrier de Beaumont évoqué précédemment.

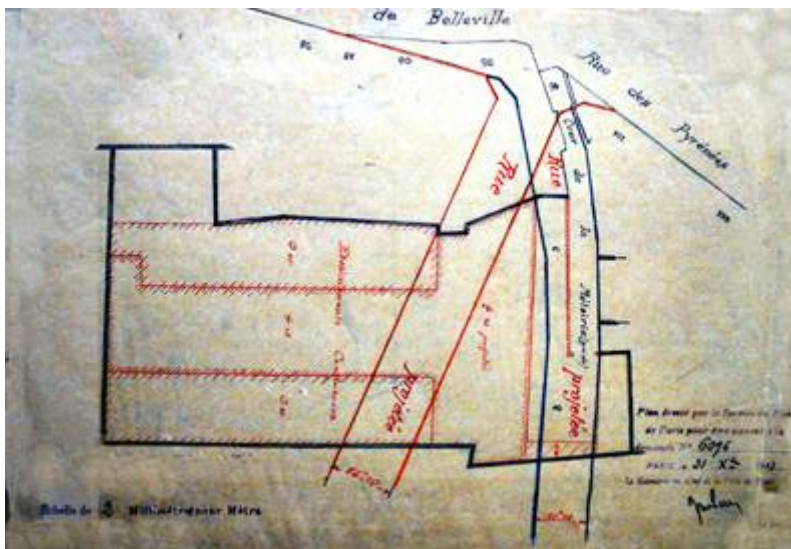
Cela est important à noter parce que, vers 1750, un litige d'une grande âpreté sur le bornage des propriétés amena, entre Saint-Martin et Marcadé, un procès judiciaire qui fit quelque bruit.

Très tôt aussi, les moines affermèrent la plupart des terres qu'ils conservaient, renonçant à l'acquisition directe du produit de l'exploitation contre le paiement d'un loyer et de redevances féodales substantielles [10].

L'ultime fermage Saint-Martin fut clos en 1767. A quel propriétaire ses terres échurent-elles alors, la documentation manque pour pouvoir le préciser mais il est certain qu'une partie d'entre elles au moins demeura en exploitation agricole. Elle se transforma en métairie laïque [11].

## L'usine Continsouza et l'époque industrielle

Rembobinage. Nous voici de retour au point de départ de notre film historique. Pour fermer tout à fait la boucle du passé rural, disons qu'un certain sieur Denis Alexandre figure le premier nourrisseur connu à s'être installé à la cour de la Métairie, où il exerça son métier de 1859, au moins, à 1875. Louis-Honoré Capet et ses descendants prirent le relais jusqu'en 1910. Monsieur Burlet termina la liste et mit définitivement un terme à la carrière paysanne du lieu en le vendant aux activités industrielles.



*Relevé du site de la cour de la Métairie effectué en 1913 par le Service des plans de la Ville de Paris pour figurer au dossier de demande de permis de construire déposée par la société Continsouza. Tracé en gras, le périmètre de la zone à construire. Ce document fait apparaître en pointillé le parcours de deux rues dont le projet n'a pas été réalisé. Source : Archives de Paris, VO11 2128.*

La vie, ainsi mutée, se poursuivit dans la Cour. Les bâtiments de la vacherie ayant été démolis en 1913-1914, le nouveau propriétaire, la société de fabrication

d'appareils optiques et mécaniques Continsouza, les remplaça par ceux d'une usine employant un bon millier d'ouvriers, l'une des plus importantes de Belleville.

D'une notoriété certaine, cette société travailla en particulier pour les maisons cinématographiques Gaumont et Pathé, concevant et réalisant notamment au profit de cette dernière la fameuse caméra Pathé-Baby, matériel de pointe au cours des années 1920. La conquête qu'elle fit de la Cour commença à vrai dire par l'arrière, du côté de la rue des Envierges (n° 9), secteur autrefois dénommé sur les relevés cadastraux " Derrière-la-ferme ".

C'est là, en 1903-1904, que Pierre-Victor Continsouza, et son associé de l'époque, René Bünzli, ouvrit les premiers ateliers, très exactement au n° 18 de la villa Faucheur, dans des locaux déjà existants. L'accès proprement ouvrier au domaine usinier continua de se faire par-là après que les bâtiments neufs de la Cour eurent été élevés, en 1915, mais l'entrée de prestige, si l'on peut parler ainsi, s'effectua dès lors du côté de la rue de Belleville.

Le siège administratif de la société et ses bureaux commerciaux se situaient d'ailleurs à l'emplacement qu'occupe maintenant le centre de l'EPS Maison-Blanche, précisément dans le même immeuble dont la silhouette a très peu changé en presque un siècle d'existence. On le repère facilement, isolé au cœur d'une vue générale de l'usine dessinée par un artiste anonyme vers 1917 :



Ce dessin, pour l'historien, représente sinon l'unique du moins l'un des rares " visuels " de la fabrique diffusés dans le public. Précieux document, donc, et le rédacteur de cet article remercie vivement M. Gregory Gamier, résident de la Cour, de lui en avoir signalé l'existence.

Il s'agit à n'en pas douter d'une gravure commandée à des fins publicitaires car l'artiste a idéalisé un peu les choses. Il a escamoté le coffrage des immeubles d'habitation des rues de Belleville et des Pyrénées et, sur la gauche de son ouvrage, a figuré une voie publique qui n'a jamais existé (à l'échelle observée, ce ne peut non plus être la rue Piat) ; le dessinateur a en outre exagéré l'importance des extensions

vers la rue des Pyrénées car celle-ci impossible en rapport de la réalité topographique.

Cela noté, son travail rend compte de l'envergure authentique des installations Continsouza au milieu d'un secteur qui, avant 1970, renfermait d'assez nombreuses petites usines ou manufactures.

Le constructeur de mécaniques demeura en place jusqu'en 1948. Ses installations furent alors partagées entre plusieurs sociétés, dont le fabricant de chaussures Berthelot (au n° 5 actuel), la forge d'outillages Lauravia et le chaudronnier Guglielmino.

En 1952, un occupant d'un tout autre genre vint compléter le lot : rien de moins que la division impôts du ministère des Finances, qui se servit des anciens ateliers industriels des n° 8-12 pour loger son service d'enregistrement mécanographique des fameuses déclarations au fisc.

Accélééré. L'époque contemporaine de la Cour commence dans les années 1980. Les Impôts partirent, libérant le terrain pour la construction du carré d'immeubles modernes (avec cour et jardinet intérieurs) qui ont été présentés en tête d'article.

Les Chaussures Berthelot ne tardèrent pas à suivre le mouvement et l'immeuble du n° 5 demeura désaffecté jusqu'à ce que l'EPS-Maison-Blanche en fasse l'acquisition, en 1992. Toutefois, les travaux de réaménagement tardèrent – ce qui remplit d'aisance un peuple de squatters – et le centre de postcure n'entra en fonction qu'en 2000. De l'ère industrielle, seules subsistent aujourd'hui quelques petites sociétés occupantes du 5 bis.



*Entrée de l'ancien immeuble, désaffecté, du fabricant de chaussures Berthelot. Au-dessus de la porte, on voit encore l'inscription du nom de la société (photo de 1998). C'est aujourd'hui l'accès au centre de l'EPS.*

## **Deux dates de la modernité**

---

Ce sont pour dire vrai des moments tristes. Le premier se rapporte au terrible incendie qui ravagea les installations de Continsouza à la fin du mois de février 1928,

en particulier les ateliers des n° 8-12. Ce fut l'un des plus importants sinistres du genre que connut Paris au XXe siècle. Je laisse, pour décrire le désastre, la parole à deux témoins de l'époque ; tout d'abord, le reportage d'un journaliste de "L'Intransigeant" publié le 1er mars : « *Au coin de la rue de Belleville et de la rue des Pyrénées se dressent les vastes bâtiments occupés par la SA Continsouza, qui emploie actuellement 1140 ouvriers à la fabrication de machines à écrire, appareils de cinéma et machines de précision. Cette nuit, vers 2 heures du matin, le feu a pris dans la chambre des fours à vernis où l'on met les machines à écrire à sécher. [...]* »

*Les pompes des casernes Parmentier, Haxo, Château-Landon, Château-d'Eau et Bitche arrivèrent rapidement sur les lieux. L'état-major, sous les ordres du colonel Poudéroux, entreprenait immédiatement de lutter contre le sinistre qui prenait de très graves proportions. Les flammes, poussées par un vent du sud-est, s'étaient emparées de tout le bâtiment, construit en briques et armatures de fer, aéré par de larges baies vitrées. La chaleur faisait éclater les carreaux et le courant d'air avivait encore la rage du feu. [...]*

*Heureusement, grâce à l'énergie et au courage des sapeurs-pompiers, on parvenait peu à peu à maîtriser l'incendie. On l'empêchait de se communiquer aux immeubles proches et à une usine de caoutchouc voisine\*. Cependant, les flammes avaient gagné successivement les différents étages qui s'effondraient à tour de rôle, entraînant dans leur chute 1200 machines à écrire déposées à l'atelier de montage et environ 150 lourdes machines-outils servant à l'usinage.*

*A 5h30, le bâtiment s'écroulait complètement et sur ses ruines fumantes, les pompiers continuaient infatigablement à déverser des torrents d'eau. [...] Seule la façade de ce bâtiment qui donne dans une cour intérieure est restée debout. le reste n'est que débris, poutrelles de métal tordues et machines inutilisables, écrasées par leur chute, achevées par les flammes. » Les dégâts se seraient chiffrés à plusieurs millions ; 300 ouvriers furent mis au chômage. »*



*Ruines, encore fumantes, au matin du 1er mars.*

L'autre témoignage est celui d'un romancier o combien Bellevillois, Clément Lépидis, qui, dans " La Main rouge " [12], utilise le souvenir de cet événement dans l'action dramatique du roman : « *Là-haut, une lueur très rouge semblait irradier d'un brasero géant comme si le quartier, propriétaire d'un haut fourneau, coulait son fer à ciel ouvert. Des gens quittaient les demeures, sortaient des immeubles en chemise de nuit ou à moitié vêtus. Sur toutes les lèvres une question : "Où ça brûle ? — Rue des Pyrénées, chez Continsouza". [...] On sortait des immeubles avec du linge sous les bras.*

*Des valises. Il fallut l'intervention de la police pour empêcher le déménagement des mobiliers ; Même de l'autre côté de la rue, vers Clavel et Bolivar, au début de l'avenue, c'était le sauve-qui-peut, la cohue. »* Lépидis relate encore que les flammes menacèrent les ateliers de la manufacture des caoutchoucs Dynamic, qui, du côté de la rue Piat, jouxtaient les installations du fabricant d'appareils mécaniques.

Continsouza remonta en partie les bâtiments abîmés tout en recentrant son activité sur la fabrication de machines à écrire (marque Contin, pour les connaisseurs). La seconde circonstance est peut-être encore plus sombre. Elle se rapporte à l'infâme rafle du Vel' d'hiv' car la cour de la Métairie servit dans les jours de juillet 1942 pour rassembler les Juifs bellevillois avant leur transfert dans le 15e arrondissement. Apposée il y a quelques années à la gauche de l'entrée du centre de postcure, une plaque rappelle ce lugubre évènement.



*L'entrée arrière du restaurant « Le Mistral » (septembre 2010).*





*Sortie de la cour en février 1998.*

**Maxime**

**Braquet**

© *Les photos récentes sont de l'auteur.*

[1] C'était la maison portant l'enseigne des Pâturages de Belleville. A propos de la butte Bergeyre, voir, sur ce site même, le sujet " Butte Bergeyre Story "

[2] Maison Delort, qui vendait aussi des graines pour le jardinage. Sur son emplacement fut élevé en 1910-1911 le Park Cinéma.

[3] Il s'appelle aujourd'hui " Le Métro " mais il eut longtemps pour enseigne " L'Industrie " et on comprendra pourquoi à la fin de l'article.

[4] De cette abbaye subsistent de nos jours le réfectoire gothique, où s'abrite la bibliothèque du Conservatoire national des arts et métiers, éponyme de la station de métro, et l'église. Le chevet de celle-ci et la tour basse qui la flanque à l'ouest, de pur style roman, sont admirables ; le reste a été remanié avec plus ou moins de bonheur au fil des siècles.

[5] En particulier le parcellaire enregistré aux Archives nationales sous la cote N. III 538, reproduit par l'historien Emmanuel Jacomin dans l'excellent livre Belleville (éd. Veyrier, 1988), p. 96.

[6] Il figure, sur le célèbre plan du capitaine Roussel (1731), sous le nom de moulin Neuf aux côtés du moulin Vieux. Tout donne à penser que ce dernier fut démonté entre la date du plan et l'époque du tableau de Grevenbroeck.

[7] " Savy " se retrouve aussi dans la désignation d'une voie récemment percée à proximité du bord occidental du parc de Belleville : la rue de la Ferme-de-Savy, qui rappelle en même temps le territoire de Saint-Martin.

[8] C'est à ce titre que les congrégations de Saint-Ladre (Lazare), Saint-Eloi et Saint-Laurent ainsi que le chapitre de l'église Saint-Merri (un joyau gothique du quartier actuel des Halles) prirent pied sur la butte tandis que la présence de Saint-Maur, Saint-Magloire ou Montmartre s'effaçait.

[9] Les regards des Messiers et de la Roquette, campés au-dessous du niveau de la chaussée des Cascades, après la rue de Savies en allant vers Ménilmontant, contrôlaient deux de ces dérivations.

[10] Un bail de 1281, conservé aux Archives nationales, cite un fermier nommé Lambert.

[11] Saint-Martin a pour ainsi dire devancé l'appel. Rappelons en effet que la Révolution française confisquera, à Belleville comme ailleurs, presque toutes les propriétés terriennes des ordres religieux.

[12] Ed. du Seuil, 1978.

Auteur : Maxime Braquet - La Ville des Gens : <http://des-gens.net>

## AU CINEMA

DU RIFIFI CHEZ LES HOMMES



Crédit source : [www.thecinetaurist.net](http://www.thecinetaurist.net)